

Sylvain R:é

Faux-pas



Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ*
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesca, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com*
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot • Homard à la Koons
Goncourt toujours!

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*
Les Canines dans le pâté • Huit Nocturnes
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil

LESVICES CAROLE, *Le Trou du Diable*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleiflex • Grosse Patate

PIERRE CHARMOZ,
Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLATCANNELLE, *Témoin • Exhibition on line*
Vacances à l'Auberge rose

GASPARD DE LA NOCHE,
Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle • Fantaisie

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest*
Florence, l'amusée des offices • Mathilde
Un cas d'adoption

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques*
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

FAUX-PAS



Sylvain R:é



aux-pas

Sous la Cape

Les Kozminski ne s'étaient pas mariés sur un coup de tête. Du moins le pensaient-ils en ces temps ancestraux où ils fréquentaient la même faculté et suivaient une licence de lettres modernes... tu parles de modernité! Entre Chrétien de Troyes et Proust le terme semble tout relatif... Bref, ils s'étaient rencontrés sur les bancs maculés de la fac et ne s'étaient plus quittés huit années durant. Huit années pendant lesquelles il y avait certes eu des hauts et des bas, mais dont le bilan restait pour autant plutôt positif. Leurs diplômes en poche ils avaient poursuivi leurs études pendant deux années supplémentaires, histoire de se présenter sur le marché du travail armés jusqu'aux dents et curriculumms blindés, puis avaient rapidement trouvé du boulot; vendeur en téléphonie mobile pour lui, secrétaire médicale pour elle. C'est alors qu'ils s'étaient passé les bagues aux doigts pour le meilleur et pour le pire je vous déclare mari et femme amen vous pouvez embrasser la mariée. Jacques avait proposé les épousailles à l'ancienne, un soir de novembre, genou au sol et tout le tintouin dans l'ambiance feutrée d'un resto chic. Elle avait répondu favorablement sans la moindre hésitation et trois mois plus tard elle était devenue Madame Jacques. Le couple n'avait pas fait d'enfant malgré le sermon clérical; Élisabeth ne le souhaitait pas. Ça déforme, ça fait un gros cul et ça ramollit les chairs donc hors de question. Jacques n'aurait pas été contre quant à lui, d'autant que l'éducation religieuse forcenée qu'il avait subie le poussait à se reproduire. Cette absence de progéniture avait cependant de bons côtés; ils

pouvaient passer leur temps libre au Tennis Club à faire fumer leurs cartes de membres actifs. Ils avaient dû user une quantité astronomique de semelles de godasses sur les courts goudronneux et vider pas mal de cartes bleues au club, mais c'était leur plaisir à eux.

Leur relation ne s'était émoussée que récemment, après que Jacques avait remis sur le tapis cette histoire de gamins. Élisabeth avait gesticulé et beuglé à qui mieux mieux. Tellement qu'il avait tourné les talons et était parti du domicile familial pour faire un séjour express chez Maman. Lorsqu'il était revenu quelques jours seulement après l'éclat de voix, Élisabeth voyait déjà quelqu'un d'autre, moyennant une rémunération occasionnelle. Un informaticien bigleux de cinq ans son cadet qu'elle avait rencontré au boulot lorsqu'il était passé bidouiller le pécé de son bureau. Jacques ne fut pas mis au jus pour autant et cette réalité parallèle avait perduré de façon discrète mais relativement intensive. La dame copulait avec son Apollon dès qu'elle en avait la possibilité, ce qui lui permettait d'arrondir ses fins de mois au millier supérieur. Vas-y que je te coince contre le photocopieur entre deux clients ou que je te soulève dans l'ascenseur, que je te retourne dans la voiture entre midi et deux ou que je te visite à la maison tant que le loup n'y est pas... Toutes les occasions de biffetons étaient bonnes à prendre. Et pendant ce temps-là Jacques faisait tout ce qui était en son pouvoir pour tenter de se rabibocher avec sa femme. Autant dire que c'était peine perdue, et dès lors on pouvait dire à coup sûr qu'il s'était sali le genou sur la moquette du resto des années plus tôt pour des prunes.

Le double jeu d'Élisabeth dura en tout et pour tout une année, après quoi elle se lassa de la complexité de la situa-

tion et commença à penser jour et nuit à une remédiation.

« Arrêter le tapin ?

– Pas question !

– Quitter Jacques ?

– Non plus, t'es folle ou quoi ? Ça coûte cher un divorce ! »

Ne restait finalement qu'une solution. La plus radicale. Se débarrasser du mari cocu. Après tout il ne servait plus à grand-chose et il pourrait rapporter au moins quelques menues économies et une demi-maison dans le coquet lotissement de la Chapelle-Blanche. Un investissement en quelque sorte. Et puis comme ça elle n'aurait pas à lui annoncer quoi que ce soit à propos de ses coucheries, ça facilitait les choses. Elle entreprit de planifier son crime de telle sorte qu'il ne puisse y avoir aucune faille. Elle regarda consciencieusement Colombo, Perry Mason, Barnaby et Arabesque à la télé, elle s'appliqua à décrypter les bouquins d'Agatha Christie et de Mary Higgins Clark et fit en sorte de mettre sur pied un plan absolument infaillible, le véritable Crime Parfait. Personne ne la soupçonnerait jamais, elle était toujours apparue comme une épouse dévouée aux yeux des autres. De plus elle avait bien pris garde à ce que sa liaison avec l'informaticien reste secrète. En fait, elle n'avait aucun mobile. L'héritage ? Elle n'était même pas certaine qu'il lui serait destiné, et puis il n'était pas riche après tout, pas de quoi le liquider à des fins pécuniaires.

Pour l'alibi, elle trouva une solution sans trop de difficulté. Si tout se passait comme prévu, et cela se déroulerait forcément comme sur des roulettes, tout irait pour le mieux. Il ne lui restait plus qu'à attendre un jour de repos pendant lequel elle serait seule à la maison.

La veille du passage à l'action Élisabeth se montra en société en compagnie de son cher époux lors d'une soirée ciné-resto-bowling entre amis. Jacques convia pour l'occasion deux couples du Tennis Club qu'ils fréquentaient quotidiennement. Le film d'action américain bourré d'effets spéciaux que d'aucuns qualifieraient d'américonnerie laissa tout le monde sur sa faim que le restaurant savoyard combla plus que de raison. Cependant tout ça n'avait pas la moindre importance pour Élisabeth dont les pensées étaient ailleurs. Si elle avait voulu faire preuve d'entrain et de joie de vivre, elle éprouva finalement bien des difficultés à masquer sa préoccupation, si bien que la partie de bowling nocturne ne débuta pas sous les meilleurs auspices. Elle qui était la véritable force de frappe de l'équipe, déquillant habituellement avec une précision chirurgicale, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Il fallut qu'elle descende trois gin-tonic pour enfin se déridier et retrouver son aptitude au jeu, ce qui permit finalement à la soirée de se terminer en beauté au milieu de la nuit. Lorsque les couples se séparèrent pour regagner leurs demeures respectives, personne n'aurait pu imaginer l'horreur que tramait Élisabeth pendant tout ce temps et qu'elle s'apprêtait à accomplir le lendemain. Jacques n'y vit que du feu lui aussi, à tel point qu'il eut droit cette nuit-là à quelques galipettes nocturnes, ses dernières.

*

Élisabeth allait tout faire elle-même: dans l'art de tuer quelqu'un en toute impunité, il ne faut jamais s'encombrer de complices. Ils sont une source d'ennuis inépuisable, le meilleur moyen de rater son coup. C'est pourquoi elle avait décidé d'agir seule et de ne parler de ses projets à personne, pas même

à son amant – ou client, appelez-le comme vous voulez. Ainsi il ne pourrait pas y avoir la moindre fuite.

Tout était fin prêt. Millimétré. Ce samedi-là elle était censée ne pas quitter la maison et Jacques rentrerait vers 11 h 30 de sa journée de travail. Il était exactement 9 h du matin. C'était parfait, elle avait le temps de tout préparer avant d'agir. Elle prit une douche rapide, lavant son esprit de ses craintes et de ses doutes au rythme du frottement du gant de toilette sur sa peau. Ensuite elle revêtit son équipement de tennis mi-Reebok mi-Adidas, puis partit fouiner dans le garage à la recherche de l'arme qu'elle allait utiliser, un truc vraiment méchant qu'elle avait repéré un jour où elle nettoyait sa voiture en aguichant les passants et autres voisins. Le genre d'outil qui ne pardonne pas et qui laisse peu de traces. L'arme parfaite pour l'accomplissement de son forfait.

Le garage était un véritable capharnaüm, l'un de ceux qui n'ont jamais vu le pot d'échappement d'une bagnole tellement ils croulent sous un boxon hétéroclite de machin-choses en tout genre qui ne serviront plus jamais à leur propriétaire, qui de toute façon ne connaît même plus leur existence. Elle retourna tout le bazar de son mari, mit sens dessus dessous un vrac de trucs inimaginables rien que pour accéder aux outils, qui pourtant lui semblaient si proches. Elle dut déplacer une tonne de bondex et autres $\sqrt[3]{V}$ avant de pouvoir enfin mettre la main sur ce qu'elle était venue chercher et qui était là, posé dans l'angle d'un mur et recouvert de toiles d'araignée. Bon, elle n'était pas toute neuve, elle était même plutôt bouffée par la rouille, mais enfin, ça conviendrait très bien à son affaire.

Elle se surprit à remercier inconsciemment ses beaux-

parents avec lesquels elle avait un temps cohabité avant qu'ils ne disparaissent en laissant derrière eux leur bric-à-brac d'agriculteurs retraités. Ils lui avaient ainsi offert l'arme parfaite pour son crime : une bien belle et bien grande faux comme on n'en faisait plus, de celles forgées à l'ancienne dans le monde souterrain du peuple Nain légendaire dont l'art, digne d'Héphaïstos en personne, était seul capable de façonner cette Excalibur impitoyable, véritable Narsil agricole.

Élisabeth se saisit donc de l'engin qui se révéla pour le moins encombrant lorsqu'il fallut l'emporter avec elle. Elle parvint tant bien que mal à la sortir du garage de Jacques en la tractant derrière elle, la tenant par le bout du manche, histoire de pas choper le tétanos en se tailladant avec. La lame ratissa le gravier au passage en faisant un boucan d'enfer, puis elle crissa horriblement sur le carrelage lorsqu'elle pénétra dans la cuisine où elle avait prévu de perpétrer son forfait. Élisabeth déposa l'instrument sur le sol et ressortit mettre de l'ordre pour effacer les traces de son passage. Elle fit en sorte que d'un coup de râteau les graviers reprennent un aspect cohérent, elle remit le garage dans l'état dans lequel elle l'avait trouvé, se bousillant une nouvelle fois les lombaires à soulever les pots de lasure, puis elle retourna dans la cuisine pour les préparatifs de la réception qu'elle réservait à Jacques.

Elle tira la table en vrai Formica à côté de l'évier en inox véritable situé tout juste sous la fenêtre qui donnait sur le jardinet dans lequel Jacques cultivait quatre navets qu'il achetait chez le maraîcher auquel il avait fourgué un jour un forfait de téléphone portable béton, puis elle ouvrit celle-ci en grand.

Le décor de l'acte à jouer était en place. Il ne lui restait plus qu'à mettre en œuvre l'alibi qu'elle avait concocté dans les détails ces trois dernières semaines.

*

9h45. Juste le temps nécessaire pour faire ce qu'il fallait. Élisabeth sortit de la maison sans prendre la peine de refermer la porte à clé derrière elle. Elle n'en avait pas pour longtemps de toute façon, la salle de gym attenante au Tennis Club ne se trouvait qu'à une vingtaine de minutes de marche à tout casser. Si tout se passait bien elle devrait être de retour dans une heure. Elle fit le tour de la maison, passa devant la fenêtre ouverte de la cuisine, traversa le jardin et se mit en route à travers la campagne.

Couper à travers champs ne fut pas aussi simple que ce qu'elle avait imaginé. Il n'y avait aucun sentier dans cette satanée forêt et elle dut se frayer un chemin dans les hautes herbes infestées d'insectes en tout genre qui la répugnaient au plus haut point. Elle dut traverser des fourrés en prenant garde que ses cheveux ne se prennent pas dans des branchages et que ses vêtements ne se fassent pas lacérer au passage. Elle enjamba, contourna, s'accroupit puis courut pour respecter son timing, tant et si bien que vingt-cinq minutes après avoir quitté son domicile elle franchit la haie qui la séparait du parc du Tennis Club. Ce même parc où elle et ses amies pique-niquaient aux beaux jours, le parc où elle avait parfois fait des choses indécentes avec son mari mais où elle s'était bien gardée d'emmenner Apollon. Elle était épuisée, essoufflée comme jamais elle ne l'avait été. Elle avait beau être sportive, la traversée champêtre l'avait lessivée. Mais c'était un mal nécessaire. Une condition sine qua non de son plan. Elle ne pouvait pas se permettre de venir en voiture, à cause du bruit du moteur. Et la discrétion était la clé de son affaire, raison

pour laquelle elle décida de reprendre son souffle quelques instants avant d'aller au contact du monde. Son regard se fixa quelques secondes sur l'érable sous lequel elle avait vécu de bons moments avec Jacques. Elle se revit cinq ans plus tôt, la raquette à la main après une partie endiablée de double lors de laquelle ils avaient miraculeusement arraché la victoire. Elle revit Jacques s'adosser contre cet arbre et se glisser au sol en exhalant son dernier soupir de courage. Elle se revit jeter un coup d'œil alentour pour vérifier qu'ils étaient seuls. Il lui semblait être dans une autre dimension à s'observer comme on regarde une vidéo souvenir. Elle vit cette femme qui était elle passer les mains sous sa jupe afin d'ôter son vêtement le plus intime. Puis elle la vit libérer Jacques de la ceinture qui l'enserrait et s'accroupir sur lui pour entamer une nouvelle partie dont elle allait ressortir gagnante. Un cri soudain la ramena à la réalité. Elle se secoua et aperçut deux types en train de s'engueuler près des vestiaires du club. Pas le temps de se morfondre, de se fabriquer des regrets, ni de se trouver des excuses pour ne pas agir. Élisabeth balaya d'un clignement de paupières les images d'un passé pourtant pas si dégueulasse et traversa le parc d'un pas décidé. Elle prit la direction du bâtiment dont la façade en pin des landes avait besoin d'un bon coup de peinture et poussa la porte d'entrée. Un gaillard un poil efféminé qui semblait affairé derrière le comptoir de l'accueil leva les yeux d'on ne sait quoi lorsqu'elle apparut.

«Tiens, Élisabeth! comment vas-tu ma vieille? Tu m'as l'air crevée, lança-t-il.

– Je te le fais pas dire, je suis venue en courant pour faire la maligne, maintenant je n'en peux plus!

– Ah, ma petite Élisabeth, tu nous étonneras toujours! Comment va Jacques? Il n'est pas avec toi?

– Non, il est au boulot, le samedi matin c'est le jour de réunion hebdomadaire. Ils font le point sur les objectifs de vente et tout le bazar.

– Va falloir que tu te trouves un adversaire à ta mesure alors. Il me semble que j'ai vu Annie traîner dans les parages...

– Oh tu sais, après une telle course je ne risque pas de me lancer dans un match en trois sets. Je suis carrément exténuée. Je vais plutôt me prendre un bon sauna bien chaud. Ça te dérange pas si je fais ma chochette et si j'y reste longtemps?

– Je t'en prie, tu es ici chez toi. Prends la cabine numéro trois, elle est libre.

– Merci beaucoup, et qu'on ne me dérange pas d'accord!

– Bien chef, rétorqua-t-il en lui adressant un clin d'œil complice.»

Élisabeth saisit la clé marquée « 3 » et la serviette de bain que lui tendait le bonhomme et s'éloigna vers la rangée de cabines boisées à la finlandaise.

Elle avait prévu son coup, la garce. Les saunas étaient comme par hasard installés dans un recoin discret du club, et qui plus est juste à côté des toilettes et de la sortie de secours, ce dernier point étant tout à fait crucial dans l'établissement de son alibi imparable. Elle allait pouvoir se carapater discrètement tout en laissant penser qu'elle se rougissait l'épiderme façon écrevisse dans les vapeurs brûlantes du sauna numéro trois. Lorsqu'elle y songea en glissant la clé dans la serrure de la cabine, elle ne put retenir un sourire atroce en s'imaginant commettre son crime impunément. C'était sacrément bien goupillé, pas de doute. Élisabeth inspecta rapidement les environs pour être certaine que personne ne l'épiait, puis elle ouvrit la porte numéro trois. Elle déposa la serviette que lui avait fourguée le gars de l'accueil et mit le programmeur

en marche. Enfin elle referma la cabine à clé de l'extérieur et s'échappa sans bruit par la sortie de secours.

La porte donnait sur le côté du bâtiment, à quelques coudées de l'endroit où elle avait vu les deux types se crier dessus quelques minutes auparavant. Elle tourna à l'angle des vestiaires, s'assura que personne ne pouvait la voir, puis elle s'élança à toute vitesse vers la frontière mexicaine en espérant la franchir avant qu'on ne la repère. Il ne lui fallut que quelques misérables secondes pour la rejoindre et la traverser. Elle se retrouva ainsi dans la forêt qui séparait le Tennis Club de son domicile, parée pour une seconde traversée en solitaire. Après un copier-coller du paragraphe deux du second chapitre, elle déboucha dans son jardin dans un état lamentable mêlant sueur, halètements, respiration sifflante, cheveux ébouriffés et autres fringues piteuses.

10 h 47. Parfait. Elle s'était débrouillée comme un chef. Elle était fin prête. Il ne lui restait plus qu'à attendre le retour de Jacques. Élisabeth profita du fait qu'elle se trouvait dans la cuisine pour boire un verre et manger un morceau. Elle s'enfila donc une dose d'un rhum petit budget et l'accompagna des restes d'un sandwich de la veille au contenu difficilement identifiable. De toute façon elle n'en avait rien à carrer pour le moment, l'essentiel étant de se bazarder quelque chose de consistant dans le gosier pour se remettre de son effort physique. Une fois le tout ingurgité à la va-vite, Élisabeth tira une chaise près de la table en Formica et s'assit auprès de la faux, l'oreille aux aguets, dans l'attente du ronronnement du moteur de la voiture de son mari.

La réunion s'éternisait de l'avis de Jacques que la réunionnite aiguë avait toujours irrité. Manque de bol, dans cette boîte qu'il avait rejointe deux ans après ses débuts en téléphonie mobile les meetings inutiles étaient monnaie courante. Outre les réunions hebdomadaires lors desquelles les employés se faisaient chauffer les esgourdes par un patron nodocéphale, il ne comptait plus les conseils extraordinaires qu'il devait se farcir à longueur d'année. Tout ça pour pas un rond ni un chouïa de reconnaissance. Pendant que ledit patron vomissait sa logorrhée sur ses sous-fifres, Jacques rêvassait en gribouillant tout un tas de machins sur son calepin genre j'écoute et je note, alors qu'en regardant de plus près l'observateur y aurait plutôt vu une galerie d'art contemporain en version miniature. Il pensait qu'il faudrait vraiment qu'il abandonne ce boulot qui ne l'emballait pas, retourne bosser sans cravate, ne rentre plus chez lui à pas d'heure et retrouve sa femme avant que la nuit ne tombe. Depuis quelque temps il avait l'impression qu'Élisabeth s'échappait. Elle s'était faite plus distante, moins bavarde, jusqu'à la veille au soir et la nuit qui s'ensuivit durant laquelle il avait eu la sensation de la retrouver telle qu'elle était par le passé. Du coup il se sentait embarqué dans une sorte de renouveau, tout du moins les espoirs d'une vie meilleure étaient-ils permis. C'est la raison pour laquelle son esprit vagabondait et le conduisait vers des envies de mieux, de remise en question. Il regarda sa montre pour la énième fois et vit que le temps s'était de nouveau arrêté. Son chef avait cette capacité hors du commun de créer des brèches dans le continuum espace-temps afin de plonger son auditoire dans un état cata-tonique que lui seul pouvait rompre par un procédé ignoré de tous. Cela lui permettait de seriner à l'envi sa diatribe, jour après jour, jusqu'à épuisement de ceux qui la subissaient. Mais

cette fois Jacques parvint à briser les chaînes mystiques qui retenaient ses collaborateurs. Il se leva en plein sermon, fit un boucan d'enfer en traversant la pièce, dit à son patron d'aller chier quand celui-ci intervint pour le retenir en le menaçant de représailles, enfila le couloir jusqu'à la grande porte et se retrouva sur le seuil à humer l'air vicié de la ville suffocante.

Quel pied! Alors qu'il souriait bêtement en haut des marches qui rejoignaient la chaussée, il se sentait libre comme jamais, soulagé d'un fardeau qu'il portait depuis trop longtemps. Il allait changer et ça commençait tout de suite. Il descendit l'escalier d'un pas décidé, traversa la deux-voies et pénétra dans un pub à l'irlandaise qui passait par là.

10h30. Il avait encore pas mal de temps devant lui avant qu'Élisabeth ne commence à s'inquiéter d'un retard quelconque. D'ailleurs il n'aurait aucun retard, dans une heure il la retrouverait chez eux, pour un repas sur le pouce, une partie de tennis et plus si affinité. Il lui raconterait sa matinée; l'adieu à son job pourri, puis ils tireraient ensemble des plans sur la comète comme au bon vieux temps. Il s'en réjouissait d'avance.

Jacques s'approcha du comptoir, grimpa sur un tabouret échassier du genre qui vaut mieux pas en tomber au risque de se rompre les os et commanda deux expressos, l'un pour pousser l'autre. Le patron à la mine de plomb lui servit ses deux tasses sans prendre la peine d'en placer une. Un vioque à l'œil torve qui traînait ses guêtres à sa dextre sourcilla dans sa direction et leva son verre d'alcool non identifié format bassine à sa santé.

«Je viens de quitter mon job, lui lança Jacques.

– Tu pouvais pas mieux faire, répondit le gars. Le travail ça bousille la santé.

– J’ai dit à mon chef d’aller chier.

– Bien fait pour sa gueule.

– Il avait l’air furax.

– Bien fait pour sa gueule.

– Du coup va falloir que je trouve un autre boulot, un truc près de la nature, du style que t’y vas avec le sourire même si tu touches trois roubles de l’heure. J’avais pensé jardinier, ou alors un truc du style garde-chasse. Passer mon temps à vadrouiller dans les forêts, les parcs et les jardins, je le sens bien... Ou alors je pourrais carrément changer de bled et me lancer dans l’élevage ou l’agriculture comme mes ancêtres, mais c’est quand même une masse de travail non négligeable... C’est à voir. En tout cas ce qui est certain c’est que VRP et autres trucs du genre c’est fini pour moi. Dès lundi je faxe ma démission à la boîte. Je verrai plus ce débile de chef et je suis sûr que ça va gueuler sec de bon matin.

– Bien fait pour sa gueule.

– Mouais, ta raison, merci pour les conseils», conclut Jacques en s’envoyant sa dernière gorgée de café dans le gosier.

Il se leva aussi sec, fourgua les piécettes dans la main crade que lui tendit le tenancier et tira la porte qui libéra une vague de chaleur aromatisée au carbone lorsque Jacques céda sa place à l’air de la rue. Le futur ex-mari d’Élisabeth rejoignit le parking sur lequel l’attendait sa voiture depuis potron-minet et s’installa derrière le volant en soupirant de soulagement.

Lui, pour qui habituellement les panneaux indicateurs de limitation de vitesse n’indiquaient jamais la moitié du nombre affiché sur son compteur, se surprit à rouler pépère, en

constante admiration devant le moindre morceau de verdure. Il n'avait qu'une hâte à présent, celle de retrouver Élisabeth pour la serrer contre lui et lui dire combien il était heureux à nouveau.

*

Elle manquait s'endormir assise sur sa chaise de la cuisine le manche de la faux en travers des cuisses, lorsqu'à 11 h 20 elle entendit une voiture s'engager sur les graviers de l'entrée et s'arrêter devant le garage. Elle sauta sur ses pieds et s'ébroua pour mieux revenir à elle. Elle était dans un état second, comme possédée par une force obscure. Elle tourna son regard vers le miroir qui se trouvait sur la porte et ce qu'elle aperçut lui colla la chair de poule. Elle était nez à nez avec une sorcière, une harpie à faire fuir les démons des enfers sans demander leur reste. Des yeux la fixaient dans lesquels flambait une fureur irrépressible, une détermination absolue à l'instar des serial-killers les plus abominables. Nul doute qu'Edmund Kemper et Ted Bundy, Francis Heaulme et autre Guy Georges devaient avoir la même lueur de folie pure au fond de l'œil lorsqu'ils commettaient leurs actes insensés. Le claquement d'une portière qui se referme l'extirpa de sa rêverie. Le bruit des pas sur le gravier se rapprochait de la porte d'entrée. Élisabeth, en véritable réincarnation d'Erzsébet Báthory, grimpa calmement sur la chaise puis sur la table qu'elle avait placée près de la fenêtre, tenant fermement des deux mains son instrument de mort impitoyable. Elle sentit ses battements cardiaques s'accélérer à lui exploser le thorax et ses artères pulser comme des durites malmenées. Elle se hérissa sous l'effet d'un frisson irrépressible qui lui soutira un plaisir obscène puis elle fit craquer ses vertèbres cervicales

d'un mouvement de tête. Le moment tant attendu était enfin arrivé.

Elle entendit quelqu'un abaisser la poignée de la porte d'entrée avant de tenter d'insérer une clé dans la serrure. En vain. Le trousseau d'Élisabeth pendait à l'intérieur et le lapin en porte-clés que lui avait offert Jacques lors d'une Saint-Valentin montait la garde de ses billes aveugles, empêchant ainsi toute intrusion. On frappa à la porte. Une fois. Puis deux. Puis trois. Une voix demanda au travers si Élisabeth ma chérie es-tu là. Une fois. Deux fois. Trois fois. Adjugé, la voix abandonna. Un doute soudain saisit Élisabeth. Jacques ne l'avait plus appelée chérie depuis des années. Et si elle faisait une erreur terrible... si ce n'était pas lui qui venait d'arriver...

« Mais qui d'autre, imbécile ?

– C'est vrai ça, qui d'autre ? Pourquoi se faire passer pour Jacques ? Quelqu'un nous connaissant me voudrait du mal ?

– Oui, certainement... faudrait qu'il ait rien d'autre à foutre, espèce de débile !

– À moins que ça ne soit...

– Quoi, ton Apollon ?

– Et pourquoi pas ?

– Il sait très bien que Jacques rentre à cette heure-là, pourquoi se pointer à l'improviste ? »

Pendant qu'elle se triturait les méninges, les pas contournaient calmement la maison. Trop calmement, trop lentement à son goût. Ce ne fut pas pour la rassurer. D'ailleurs, elle n'était pas certaine qu'il s'agissait des pas d'une seule personne...

« Et s'il était accompagné ? Tout serait fichu ! Démasquée l'arme du crime à la main... difficile d'arguer devoir faucher les blés dans la cuisine !

– Qui veux-tu qui se pointe avec Jacques un samedi midi? Un collègue du boulot? Il n’a jamais pu les encadrer! Ses amis appartiennent tous au Tennis Club, ils n’ont rien à faire ici non plus...

– Alors il a dû deviner mon manège... c’est ça, il sait ce qui l’attend et rapplique avec un tueur à gages qu’il a payé pour me liquider! J’aurais jamais dû faire la mignonne hier soir, ça lui a mis la puce à l’oreille!

– Mais qu’est-ce que tu peux déblatérer comme âneries! Un tueur à gages! Et pourquoi pas l’armée?

– L’armée! Voilà! Il a rameuté la gendarmerie pour me faire embarquer et je vais voir surgir des képis par la fenêtre dans quelques secondes!»

Une trouille irrépressible s’empara d’Élisabeth qui fut sur le point de renoncer, de tout laisser tomber. Elle éprouva un froid soudain qui lui flanqua une chair de poule monumentale et sursauta lorsqu’elle ne put contenir un claquement de dents.

«Je ne risque rien, j’ai tout prévu, c’est le crime parfait, sans la moindre faille, il est forcément seul, tout sera réglé dans quelques heures.

– Voilà qui est mieux. Là je te reconnais. Tu vas me débarasser de ce nul une bonne fois pour toutes!»

Élisabeth se sentit pousser des ailes, Erzsébeth reprit le dessus. La transmutation était tellement parfaite qu’une odeur de sang lui emplit les narines alors qu’elle resserrait ses pognes sur la faux.

La marche semblait hésitante sur le gravier. Les pas s’arrêtèrent devant la porte du vestibule qui jouxtait la cuisine. Élisabeth entendit le grincement du bouton qui tourne et retourne sans parvenir à déclencher le pêne. La marche reprit

son mouvement sur quelques mètres et stoppa devant sa fenêtre. La voix qu'Élisabeth associa sans aucun doute à son mari reprit son appel ponctué de chérie en veux-tu en voilà. Jacques venait de repérer la fenêtre ouverte. Elle l'entendit piétiner les plates-bandes qui décoraient la façade pour s'approcher de l'ouverture.

Élisabeth brandit la faux au-dessus de sa tête.

Une main surgit de l'extérieur qui écarta les rideaux et se posa sur le rebord de la fenêtre. Elle vit la seconde prendre appui à ses côtés et en un instant une tête franchit l'ouverture.

*

Dès qu'elle aperçut le cou de l'individu qui pénétrait dans la cuisine, Élisabeth ferma les yeux sans avoir pu reconnaître qui que ce soit et abattit le couperet d'un geste franc et précis. Tranchée net, la tête roula dans l'évier sans effusion de sang et le reste du corps chuta lourdement à l'extérieur. L'oreille aux aguets du bourreau capta les spasmes répugnants qui animaient le corps de la victime. Erzsébeth leva ses paupières et posa son regard démoniaque sur le visage qui était tourné vers elle. Un instant elle imagina un képi qui disparut sur-le-champ, puis elle reconnut la personne qu'elle venait de zigouiller. Ses craintes étaient donc fondées ; elle avait céphalotomisé son informaticien. Une rage incontrôlable s'empara d'elle ; elle lâcha son arme, sauta de la table et s'approcha du visage qu'elle entreprit de gifler. Ce n'est qu'après avoir baffé sa victime à de multiples reprises qu'elle réalisa qu'elle était en train de castagner le pauvre Jacques. La tension nerveuse lui avait certainement joué un tour de pendu, pensa-t-elle. Toujours était-il que le doute n'était plus permis sur l'identité du décapité : c'était bien Jacques. Elle avait réussi son coup.

Tout du moins en ce qui concernait les deux premières étapes d'un meurtre digne de figurer au panthéon criminel.

Mais elle n'avait pas de temps à perdre. Elle devait retourner au club de tennis au plus vite. Le gus de l'accueil la croyait toujours enfermée à rôtir à petit feu dans le sauna numéro 3 depuis plus d'une heure. Elle aurait aimé pouvoir se téléporter comme dans Star Trek! Ç'aurait été un excellent moyen pour que le gars du Tennis Club ne se doute de rien. Elle referma la fenêtre, quitta la cuisine et sortit de la maison par la porte du vestibule que Jacques avait tenté d'ouvrir de l'extérieur. Une fois sur le seuil elle jeta un œil vite fait vers le corps. Ce qu'elle vit alors était proprement cauchemardesque. Le cadavre reposait dans une position épouvantable, à cheval entre la jardinière et le sol en gravier, les mains agrippées aux herbes folles des plates-bandes et les jambes entortillées d'une façon inconcevable. Si la décapitation avait été nette vue de l'intérieur, laissant la cuisine propre comme une chambre de décontamination, on ne pouvait pas en dire autant des dommages extérieurs. La façade avait dû recevoir des litres et des litres d'hémoglobine geysérisée par une trachée en journée portes-ouvertes. Un haut-le-cœur chamboula les entrailles d'Élisabeth qui ne put retenir la gerbe acide qui emplit sa bouche et poissa le devant de son jogging. Prise de panique, elle regarda ses vêtements et éructa dans un râle ignominieux. Elle prit ses jambes à son cou, retourna à l'intérieur de la maison et rejoignit sa chambre à toute berzingue. Dans une précipitation qui la fit s'empêtrer plus qu'autre chose, elle se déshabilla et enfila de nouvelles fringues. Heureusement qu'elle possédait plusieurs vêtements de sport blanc, sinon elle ne savait comment elle s'en serait sortie... Pourvu simplement que le type du club ne remarque pas que son jogging Reebok s'était

étrangement métamorphosé en survêt Nike, se dit-elle. Elle fit un détour rapide par la salle de bains pour se remettre les cheveux dans un ordre globalement convenable, puis lorsque tout lui sembla à peu près correct elle se rasséra et prit le chemin du Tennis Club. Elle mit vingt minutes montre en main pour parvenir aux jardins.

Le parc semblait désert. Le paffement des balles qui rencontrent les tamis de raquettes lui parvenait à intervalles réguliers, parfois accompagné de jappements et autres couinements de joueuses en jupettes. Sans perdre de temps elle enjamba une nouvelle fois la haie et fila en toute hâte vers la sortie de secours. Elle batailla quelque peu pour parvenir à ouvrir la porte, puis elle pénétra dans la zone gym-sauna le plus discrètement du monde. Élisabeth anguilla jusqu'à la cabine numéro 3 en restant aux aguets. Elle inséra la clé dans la serrure de ladite porte et rentra dans le sauna qui fonctionnait depuis son départ. Les vapeurs brûlantes lui agressèrent le visage lorsqu'elle entreprit de récupérer sa serviette détrempée dans le coin où elle l'avait déposée. La serviette-éponge à la main, elle éteignit le sauna et regagna l'entrée, le pas alerte et l'air guilleret. Le pédéraste bodybuildé était toujours derrière son comptoir à s'occuper à quelque activité mystérieuse.

«Tiens, voilà ta serviette, lui dit-elle en tendant le linge et la clé.

– Eh bien, dis-moi, quand tu veux rester longtemps, toi, c'est pas pour rire! Ça fait une heure et demie que tu es là-dedans!

– Oh! Je me suis endormie, expliqua Élisabeth, j'en avais vraiment besoin, y a pas de doute. En tout cas je me sens beaucoup mieux maintenant!

– Voilà qui fait plaisir à entendre. Je t'offre un café?

– C'est pas de refus. La cerise sur le gâteau, en quelque sorte...

– Alors installe-toi derrière et je te rejoins», conclut le réceptionniste.

Élisabeth contourna le comptoir et entra dans une sorte de salle de repos austère meublée de canapés en similicuir et de tables basses en teck. Elle ne devait quand même pas trop traîner ici, imagine que quelqu'un se pointe à la maison! Elle fit le tour de la pièce pour occuper le temps en attendant le gros costaud. Les murs servaient plus ou moins de galerie pour des artistes peintres tout-venant; rien de bien folichon, surtout des trucs indiscernables et de flagrants alamanières consacrés pour la plupart à Dalí et Warhol.

«Eh hop! Deux espressos m'sieurs dames!» lança le réceptionniste en franchissant le seuil pendant qu'Élisabeth contemplait un machin sans queue ni tête. Elle se tourna vers lui et lui répondit d'un sourire en coin avant de s'asseoir sur le premier fauteuil venu. Le gars prit le siège en vis-à-vis et posa les deux tasses sur la table.

Je passe sur le dialogue franchement dispensable entre nos deux protagonistes, échange de mondanités et autres truismes propres aux discussions entre quasi-inconnus. Inutile de perdre du temps, autant logotomiser les deux pions pour en venir au fait; sachez donc que ce café permit à notre meurtrière de conforter son alibi tout en gommant les mobiles en racontant au gugusse qu'avec Jacques c'était le panard, qu'ils envisageaient de faire un marmot, j'en passe et des meilleures. Dix minutes plus tard Élisabeth était encore une fois dans le parc et constatait avec soulagement que l'imbécile n'avait rien remarqué à propos de l'échange de fringues. C'est donc d'un pas serein qu'elle entreprit l'ultime voyage qui allait la reconduire sur la scène du crime.

*

Ce n'est pas le boulot qui manquait pour tout remettre en ordre. Le crépi de la façade était maculé d'une grande partie du sang qui avait rempli la jardinière. Élisabeth entra dans la cuisine et vérifia que celle-ci ne baignait pas dans une mare d'hémoglobine. C'était bien le cas. Pas une goutte n'avait giclé dans la pièce hormis ce qui s'était écoulé du cou tranché lorsque la tête était tombée dans l'évier. Elle ouvrit le placard à produits ménagers et en sortit un sac-poubelle dans lequel elle fourra la tête de Jacques en détournant les yeux. Puis elle rinça l'évier à grande eau jusqu'à ce qu'il retrouve un aspect impeccable. Enfin satisfaite, elle récupéra la faux et ressortit dans le jardin pour s'occuper de l'extérieur. Primo elle récura la lame de la faux au point d'en faire disparaître la rouille par endroits. Secundo elle alla replacer l'instrument dans le garage à l'endroit précis où elle l'avait trouvé et en profita pour embarquer le Kärcher au passage. Tertio, elle occupa la vingtaine de minutes qui suivit à faire revenir la façade à sa teinte d'origine grâce au nettoyeur haute pression, puis elle dilua tellement le sang qui recouvrait les plates-bandes sous des litres de flotte que plus une goutte n'était visible. Quarto, elle chargea le macchabée dans le coffre de la caisse de son proprio. Cette étape ne fut pas la plus simple. C'est-à-dire que Jacques était un poids mort au sens premier du terme et que le soulever au niveau du seuil de chargement de la bagnole demanda à Élisabeth des efforts à la limite du surnaturel. Elle parvint cependant tant bien que mal à replier le corps sur les sacs poubelle qu'elle avait déposés au fond de la malle et à refermer le compartiment à clé. Puis elle passa à la phase suivante qui consistait à le faire disparaître en bonne et due

forme. Elle monta dans le véhicule, mit le contact et démarra sur les chapeaux de roue.

Élisabeth savait exactement ce qu'elle avait à faire, elle roula quelques kilomètres jusqu'à la décharge municipale et stoppa la voiture. Puis elle se parla à elle-même, chose qui avait tendance à devenir bien trop récurrente ces dernières heures pour ne pas être inquiétante.

« Bon, c'est pas le moment de flancher. Tu me bazardes ça et tu rejoins tes pénates rapido.

– OK, et après ?

– Après tu te laisses aller et dans quelques heures tu fais ton inquiète et tu préviens la maison poulaga.

– OK, let the show begin ! »

Là elle prit une inspiration à s'en exploser les alvéoles et descendit de la caisse. Apparemment elle était seule dans les parages. Elle jeta un regard à l'entour pour en avoir le cœur net. Elle était cernée par des dunes d'immondices en tout genre qui dégageaient des effluves abjects. Quoi qu'elle fasse elle ne pouvait pas s'éterniser dans le coin ; c'était un coup à se flinguer les naseaux ad vitam æternam. Elle ouvrit le coffre et fit basculer le corps sur le sol. Tiens, c'était beaucoup plus facile dans ce sens. Elle récupéra les sacs au fond de la malle, tira le cadavre dans un tas de déchets et le recouvrit du mieux qu'elle put sous un tas de merdes en tout genre. Camouflage parfait. Élisabeth remonta dans la voiture et regagna son domicile.

Éreintée par tant d'efforts, elle monta prendre une douche fraîche histoire de se tonifier les muscles endoloris. La douche dura un bon quart d'heure. Ensuite elle mit ses vêtements dans la machine à laver – jogging et survêtement, faudrait

quand même pas se faire choper à cause d'un oubli aussi grossier – et elle se coucha sur son lit, nue et encore parsemée de gouttelettes ruisselantes. Enfin elle ferma les yeux pour récupérer un peu.

*

Alors qu'Élisabeth venait tout juste de quitter la décharge qui allait servir de cimetière improvisé pour Jacques, le type qui l'avait observée de derrière une carcasse de bagnole sortit de sa planque et s'approcha de l'endroit où elle avait fait son drôle de trafic. Il avait une dégaine de clodo avec ses nippes et ses cheveux cradingues, et il se déplaçait calmement en sifflotant le Pont de la Rivière Kwäï. Quand il arriva sur place il ne tourna pas autour du pot et écarta l'amoncellement de détritiques qui couvraient le cadavre. Il tira Jacques par les pieds sur deux mètres et retourna récupérer la tête parmi les ordures pour que le corps soit complet. Ce qu'il fit alors dépasse l'entendement. Il releva Jacques qu'il adossa contre un fût bouffé par la rouille, saisit la tête par les cheveux et la remit à l'emplacement qui avait été le sien. Alors il entama une litanie incohérente faite de sonorités gutturales et évoquant les rites vaudous ancestraux. Il répétait inlassablement les mêmes vocalises en les amplifiant jusqu'à ce qu'il se retrouve à gueuler comme un veau, lorsqu'enfin les paupières de Jacques se soulevèrent sur des pupilles dilatées à l'extrême dans lesquelles fulguraient des lueurs maléfiques. Le décapité saisit brutalement son résurrecteur à la gorge et le souleva à bout de bras à une cinquantaine de centimètres du sol avant de le jeter violemment par terre. Puis il s'approcha du pouilleux en passant délicatement son index sur son cou miraculeusement cicatrisé. Le clodo s'égosillait à blanc, plus aucun son ne semblait

vouloir s'échapper de sa bouche ouverte. Jacques lui chopa le colback, le releva sans ménagement et lui arracha le cartilage thyroïde d'un coup de dents avant de le laisser crever comme un chien à ses pieds. Le macchabée s'épousseta soigneusement avant de prendre la route à pied en direction de son chez lui. Les gens qui passèrent en voiture sur la départementale ne lui accordèrent aucun regard. Il marchait calmement en suivant la ligne blanche qui bordait le bandeau de bitume, un peu comme le Voyageur de cette série américaine d'il y a trente piges qui foutait les boules. Une heure plus tard il enjambait son portail et s'avavançait sur les graviers de l'allée conduisant à la porte d'entrée de son domicile. Tout compte fait il n'avait pas trop mauvaise mine au vu de ce qu'il venait de subir. On aurait pu s'attendre à voir une sorte de créature de Frankenstein ou quelque autre zombi de films de série Z, mais Jacques marquait même plutôt bien si l'on faisait abstraction du sang agglutiné sur son costard et de l'odeur de poubelle qu'il dégageait. La cicatrice de son cou avait même quasiment disparu. Il monta sur la marche du perron et avança son poing pour frapper à la porte.

*

Élisabeth eut la trouille de sa vie quand le bruit de quelqu'un qui cognait à la porte l'extirpa de son sommeil agité. Sa peau se couvrit de chair de poule sous l'effet de la surprise et elle manqua vider sa vessie sur les draps déjà humidifiés par sa sortie de douche. Elle se releva à demi et jeta un œil sur le radio-réveil en haletant comme si elle avait piqué un cent mètres. 16h. Fichtre, elle avait pioncé tant que ça!? Elle s'apprêtait à se lever complètement quand le second coup sur la porte se fit entendre, plus appuyé cette fois-ci. Elle se

laissa glisser les pieds sur la moquette et enfila un peignoir en grelottant. Puis elle descendit dans le hall d'entrée pour entrebâiller le battant sur le visiteur. À l'instant même où elle posait la main sur la poignée, le troisième coup retentit qui lui soutira un couinement de surprise et un mouvement de recul involontaire. Cette fois il ne s'agissait plus d'insistance mais carrément de vandalisme. Prenant son courage à deux mains Élisabeth parvint tant bien que mal à entrouvrir la porte. Trois gars se tenaient sur le perron. Trois policiers en uniforme. Un instant elle avait bien cru que Jacques était vraiment revenu d'entre les morts pour lui faire la peau, comme dans le cauchemar épouvantable qui avait hanté ce qui aurait dû être du repos. L'un des poulets la tira une nouvelle fois de ses pensées dans lesquelles elle visualisait de nouveau le corps rapiécé de son mari se pointer à la maison en chantonnant *Sweet home Alabama*.

« Bonjour madame, je suis le capitaine Warren, de la Police nationale et voici les lieutenants Lopez et Moreau. » Disant cela, il désigna d'un coup de pouce par-dessus son épaule les deux flics qui se tenaient derrière lui.

« Pouvons-nous entrer ? »

Un vrac de questions se bousculaient dans les méninges d'Élisabeth. Que fichaient les flics chez elle si peu de temps après le meurtre ? Ils n'avaient quand même pas déjà découvert le corps ! C'était elle qui devait les appeler pour signaler la disparition de Jacques ! On n'avait pas pu la vendre, personne ne l'avait vu et son alibi du club de tennis était incontournable... alors quoi ?

« Madame, pouvons-nous entrer s'il vous plaît ? »

– Bien sûr, messieurs. Pardonnez-moi, j'ai la tête ailleurs. »

Elle s'écarta pour les laisser pénétrer dans la pièce et les guida jusqu'au canapé. Les trois flics s'installèrent sur le trois-

places en cuir du salon qu'elle leur indiquait. Élisabeth se posa quant à elle sur un pouf juste en face en prenant garde de bien laisser apparaître une longueur de jambe de premier choix dans l'entrebâillement du peignoir éponge. Mieux valait mettre tous les atouts de son côté.

« C'est à quel sujet ? relança-t-elle avec un sourire de circonstance ; ou plutôt non, de pas circonstance du tout en fait.

– Nous aurions aimé savoir où vous étiez entre 11 h et 13 h.

– Eh bien, j'étais à mon club de tennis, pourquoi ?

– Quelqu'un pourrait-il le confirmer ?

– Euh, oui, le réceptionniste, j'ai bu un café avec lui.

– Savez-vous où se trouve votre mari ?

– Non. Je pense qu'il a dû avoir une réunion imprévue, ça lui arrive parfois le samedi après-midi, quand ils n'ont pas pu boucler l'ordre du jour du matin.

– Il ne vous a pas donné de nouvelles ?

– Non non, nous n'avons pas l'habitude de nous faire du mouron.

– Bien voilà, madame. Nous avons une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

– Je vous écoute.

– C'est au sujet de votre mari, madame.

– Jacques ?

– Eh bien... Je suis au regret de vous apprendre qu'il a été retrouvé mort, et que tout porte à croire qu'il s'agirait d'un meurtre, madame.

– Oh mon Dieu ! s'exclama Élisabeth en feignant la surprise et en y mettant toute la commedia dell'arte qu'elle pouvait. Mais qui aurait pu lui vouloir du mal ?

– C'est ce que nous cherchons à déterminer, madame, répondit le lieutenant Lopez ; à moins que ça ne fût Moreau...

– Oh ! mon Jacques, bafouilla-t-elle en éclatant en sanglots.

Mais où l'avez-vous trouvé? Comment est-il mort? Oh mon Dieu non!»

Et elle pleura de plus belle, agitant son corps de soubresauts nerveux.

«Allons, calmez-vous, madame. Nous allons tout mettre en œuvre pour retrouver son meurtrier. Lopez! allez lui chercher un verre d'eau fraîche, ça lui fera du bien, ajouta-t-il à l'attention du jeune inspecteur.

«Bien chef!»

Le Lopez s'exécuta illico presto et alla chercher un verre dans la cuisine.

«Écoutez madame. Je vais tout vous dire si c'est ce que vous souhaitez, mais en faisant cela j'outrepasse le droit de réserve dû à ma fonction.»

Élisabeth s'appliqua à larmoyer avec conviction dans un vacarme insupportable pour les officiers de police et fixa sur le capitaine un regard de chien battu.

«Oui, dites-moi tout. Je veux tout savoir, s'il vous plaît.

– Un individu sans domicile fixe a découvert le corps de votre mari à proximité de la décharge municipale. Il avait de toute évidence été assassiné par un forcené qui l'avait mutilé au moyen d'un outil tranchant que nous n'avons pas encore retrouvé. Sans les papiers qu'il avait sur lui nous aurions dû avoir recours à la police scientifique pour l'identifier.

– Comment ça? lança Élisabeth qui semblait soudain reprendre ses esprits. Vous voulez dire qu'il a été défiguré?

– Pas vraiment madame. En fait le criminel l'a décapité et nous n'avons malheureusement pas retrouvé la tête. Je suis désolé.»

À cet instant Lopez revint dans la pièce et interpella son capitaine.

« Chef, je crois que j'ai trouvé un indice intéressant dans la cuisine. »

Les trois interlocuteurs se retournèrent simultanément vers le lieutenant qui brandissait fièrement le sac plastique qu'il tenait à la main en affichant un sourire jubilatoire.

« C'est la tête chef, elle était posée à côté de l'évier de la cuisine. »

Le visage d'Élisabeth se décomposa sans trop d'effort cette fois. Elle resta bouche bée devant le morceau de Jacques qu'elle avait oublié de faire disparaître et n'opposa aucune résistance quand Warren lui passa les bracelets pour l'embarquer fissa au poste.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-286-3

Mise en ligne : juin 2015

Couverture : document DR.

www.souslacape.fr